

## CHAPITRE 0-2

### L'épreuve du discernement aveugle

*ou un jeune aspirant en quête de son devoir.*

#### **Fortunes de mer.**

Quand j'ai été admis en Octobre 1942 à l'École Navale repliée à Toulon en zone dite libre, l'essentiel de notre puissante Flotte y était à l'ancre, intacte. Deux mois plus tard, les Allemands envahirent cette zone et nos beaux bâtiments se sabordaient sous nos yeux atterrés. Avec eux sombrait mon enthousiasme candide d'une vocation enfin réalisée. Arraché à mes rêves infantiles de grand large, dans une Marine sans bateaux, mes yeux pouvaient s'ouvrir aux réalités plus urgentes d'une France occupée et d'une guerre en train de basculer. Les Alliés avaient débarqué en Afrique du Nord et Hitler s'enlisait à Stalingrad.

Ceux qui n'ont pas vécu cette époque ont du mal à comprendre qu'il était difficile pour un bordache (élève du Borda : l'École Navale) de 20 ans d'y voir clair. L'on ignorait l'existence des maquis qui commençaient tout juste à se former. La Marine Royale, traditionnellement conservatrice, était inféodée à Vichy où l'Amiral Darlan, après avoir été le bras droit de Pétain, venait de passer en Afrique du Nord. Le jour du sabordage, nous fûmes tous faits prisonniers et je fus stupéfait d'entendre le commandant de l'escadre, l'Amiral de Laborde, nous expliquer que les Allemands prétendaient avoir pris Toulon, contrairement à leurs engagements, sous prétexte que nos navires avaient allumé les feux

### *Le chromosome du sel*

pour rallier l’Afrique du Nord. “Pas du tout, nous dit-il, j’ai donné cet ordre pour pouvoir combattre au large une escadre anglaise qui, selon nos renseignements, menaçait de renouveler l’agression de Mers el Kébir”. Pour lui, l’ennemi était prioritairement l’Angleterre avant d’être aussi, mais secondairement, l’Allemagne comme le prouvait cet ordre donné ensuite aux navires de se saborder.

Je dois reconnaître que je n’ai jamais rencontré ni dans mon milieu familial, ni au Prytanée militaire où je préparai Navale, ni dans cette École, quiconque prônant la collaboration. Les avis étaient unanimes : l’Allemand était l’ennemi, mais ils différaient sur les moyens de le bouter dehors. Beaucoup étaient convaincus d’une connivence secrète entre Pétain et de Gaulle. Mon père, comme tous les anciens combattants de la Grande Guerre, vénérât le vainqueur de Verdun. Il en allait de même dans les Armées en vertu de l’absolu de la discipline inconditionnelle. Le parti de la dissidence qu’avait choisi De Gaulle était largement minoritaire par rapport au parti de l’obéissance aveugle à l’autorité hiérarchique.

De plus, l’Église de France soutenait très ouvertement le Maréchal. J’entendis le philosophe Jacques Chevalier, le maître à penser de la “révolution nationale”, nous affirmer que selon Saint Paul la soumission au pouvoir légitime était un devoir pour tout chrétien. J’entendis plus tard parler d’un certain jésuite, le Père Gaston Fessard, qui préconisait la désobéissance à ce pouvoir qui, bien que légal, n’était pas légitime puisque captif d’une puissance étrangère. On me fit valoir que ce *distingo subtil* relevait de la “casuistique d’un esprit faux”. Ces considérations théologiques n’empêchaient pas de saisir en pratique toute occasion pour duper l’occupant, par exemple lorsque, je guidais non sans risque des prisonniers évadés pour leur faire franchir la ligne de démarcation.

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

J'ignorais qu'il s'agissait là d'un acte de résistance. Le mot n'existait pas encore. Après le sabordage, au début de 1943, la direction de l'École Navale obtint de caser les élèves dans différentes grandes écoles d'ingénieurs. Avec une douzaine d'entre eux je fus "admis à suivre les cours de l'École Polytechnique". Mais comme il nous fallait attendre la rentrée suivante, en Octobre 43, on nous incorpora provisoirement dans les "Chantiers de jeunesse de la Marine". Ces chantiers avaient été imaginés par Vichy pour remplacer le service militaire. Loin des casernes d'hier, dans des camps au grand air, les jeunes du contingent encadrés par des officiers étaient censés recevoir une formation inspirée du scoutisme et de l'École des Cadres d'Uriage. Il fallait redonner du moral et de l'idéal à la jeunesse désemparée par la défaite et "trompée, disait Pétain, par les mensonges qui nous avaient fait tant de mal". On lui apprenait le sens du service en l'employant à des travaux d'utilité publique.

Mon chantier, dépendant de l'Armée de mer, était dans la Montagne Noire ; sur des pentes abruptes, on s'y livrait à un rude bûcheronnage de taillis pour faire du charbon de bois car toute la France marchait au gazogène. On nous motivait en nous expliquant que c'était grâce à nous que les boulangers de Béziers pouvaient faire du pain. Pour ma part, après trois ans de mathématiques supérieures et spéciales, je n'avais nulle envie de reprendre des études théoriques et j'appréciais ces activités physiques comme une détente sportive. De plus, je découvrais l'exercice du commandement et de la vie d'équipe car nous avions été nommés aspirants de marine ayant chacun sous nos ordres une douzaine de jeunes, inscrits maritimes catalans ou corses. Le charme de cette diversion fut rompu quand parut le décret Laval ordonnant que la classe 1942, la mienne et celle des gars de mon équipe, aille travailler en Allemagne en échange de quoi les prisonniers pères de famille seraient libérés.

### *Le chromosome du sel*

On nous expliqua que tout ce Chantier de jeunesse de la Marine, partirait en corps constitué avec son encadrement. Il fallait faire bloc afin d'impressionner favorablement les Allemands qui s'engageaient, nous disait-on, à nous permettre de poursuivre dans un autre décor notre mission éducatrice. J'étais le plus ancien du détachement des aspirants de marine dont une partie seulement était concernée car certains étaient de la classe 1943. J'écrivis au Commandant de l'École Navale pour lui faire valoir nos réticences communes vis à vis d'une telle ordonnance. N'avions-nous pas été affectés dans ce camp pour être à l'abri de ce recrutement forcé de travailleurs auxquels procédaient de plus en plus les occupants ? Je fus convoqué par le capitaine de corvette Commandant du camp qui me semonça vertement. Mes objections prouvaient que je n'avais rien compris à la discipline militaire. J'étais un déviant (il ne se trompait pas !). Le commandant de l'École Navale avait décidé de sanctionner mon esprit d'insubordination. J'étais désormais indigne d'être responsable du détachement des aspirants ; un autre était nommé à ma place. Avec le recul, cette réaction de mes chefs apparaît ahurissante et bien significative de l'aveuglement général. Pour nous remettre dans le droit chemin il fut décidé, en attendant notre départ, de nous reconditionner en nous faisant participer à un "camp de chefs", sorte de retraite fermée sous la tente au bord du Lac du Lampy. C'est une retenue d'eau qui alimente le canal du Midi. J'y suis retourné 63 ans après car j'ai vécu là une expérience qui m'a marqué pour la vie : l'épreuve du discernement adulte et responsable.

#### **Ma nuit du Lampy.**

C'est lors de ce pèlerinage sur mon passé que j'écris ces lignes, la boucle est refermée. J'ai la chance d'être aujourd'hui seul dans ce site admirable, qui était alors sauvage et peu accessible, devenu maintenant un centre touristique. J'interpelle ce miroir qui luit au soleil dans l'écrin de la forêt :

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

*”œil qui gardes en toi tant de sommeil sous un voile de flamme.*

*Ô mon silence<sup>22</sup> !”*

serait-ce ton regard qui m'a ébloui sur mon chemin de Damas ? Je n'ai aucun souvenir de ce qu'ont bien pu nous raconter nos instructeurs. Par contre je me remémore avec émotion les conciliabules nocturnes de notre groupe d'aspirants confrontés chacun à un choix décisif : obéir ou désobéir ? Livrés à nous-mêmes, nous examinions et retournions des heures durant les différentes options : rester en France dans la clandestinité ? franchir les Pyrénées pour gagner l'Afrique du Nord ? ne pas abandonner nos hommes qu'on embarquerait comme des moutons dans le train pour l'Allemagne ? aller peut-être fabriquer dans ses usines d'armement la balle qui devait tuer mon frère Jean en train de débarquer avec les alliés en Italie et qui allait trouver la mort au combat à proximité du Mont Cassin. Chacun avait son équation particulière, sa propre balance pour peser un choix qui ne pouvait être que personnel.

Voici qu'à l'âge de vingt ans il m'était donné de découvrir la solitude et le prix de l'acte de liberté lorsqu'il n'y a plus personne pour vous conseiller ou vous dicter votre conduite : ni parents, ni maîtres, ni directeurs spirituels, ni chefs, ni principes qui tiennent encore. Seul face à soi-même, à moins qu'il y ait ailleurs quelqu'un d'autre qui attende précisément cette disponibilité totale pour assister votre décision si vous l'appellez à l'aide. Certes il m'avait été enseigné l'existence d'un tel conseiller nommé Esprit Saint, mais dans la plénitude d'une liberté adulte j'étais maintenant libre d'y croire ou de ne pas y croire, libre de le prier ou de ne pas le prier de m'éclairer. “Feu !” s'écrie Pascal, illumination soudaine d'une vive lumière selon Claudel, Frossard et tant d'autres privilégiés d'une vision. C'est trop commode ! Rien de tel, la nuit de Jean de la Croix, le doute, le silence de l'eau dormante.

### *Le chromosome du sel*

Que faire quand la balance du Pour et du Contre est en parfait équilibre, pas seulement celle du pour ou contre l'obéissance aux supérieurs, celle du pour ou contre la foi en Dieu ? Où est le bon escient quand aucune indication n'éclaire la conscience pour la faire pencher d'un côté plutôt que de l'autre ? Faute d'une boussole à laquelle se référer pour guider notre libre arbitre, devons-nous finalement tirer notre décision à Pile ou Face ? Ni dans ma famille, ni dans mes écoles, on ne m'avait donné la recette infallible pour piloter ma barque dans la brume épaisse d'un dilemme lorsque les repères font défaut. Au contraire, on était persuadé que nous étions les bien-pensants, dotés du charisme de basculer toujours du bon côté. J'avais d'ailleurs toujours été sous la tutelle d'une conjoncture qui me dictait ma conduite. Par exemple à 17 ans, lors de la débâcle en 1940, j'avais essayé de rallier Bordeaux avec mes deux jeunes frères de 15 et 14 ans pour gagner si possible l'Angleterre. Mais, prisonniers des colonnes de réfugiés, nous avons été canalisés vers l'Aveyron par la police militaire. C'est à Villefranche de Rouergue que nous apprîmes l'armistice. Des chefs indiscutés, Pétain, Weygand, avaient repris la France en mains. L'heure du choix n'avait pas encore sonné.

Elle sonnait trois ans plus tard lors de "ma nuit du Lampy". L'heure était venue du passage de l'immatunité de celui qui se croit infallible à la maturité de celui qui se sait faillible, doute, délibère et tergiverse. J'ai réalisé que cette conscience d'être indécis, livré à soi-même, privé de critère assuré pour trancher entre des options contradictoires, fait toute la dignité de la condition du sapiens sapiens libre et responsable : il sait qu'il sait qu'il ne sait pas tout ; du moins il devrait le savoir et se défier de ceux qui pensent avoir toujours raison alors que la suite prouve qu'ils ne cessent de se planter. L'orgueil d'une infailibilité innée devait céder la place à l'humilité d'une faillibilité congénitale. Plutôt que de vouloir redresser les torts des autres, chacun devait commencer

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

par tirer les leçons de ses propres erreurs qui n'étaient pas nécessairement coupables. J'ai eu cette chance immense de cesser cette nuit-là d'être un petit robot téléguidé. J'ai décidé avec cinq autres camarades de partir en Allemagne. Trois autres ont fait un autre choix. Quels furent nos mobiles aux uns et aux autres ? Peu importe, d'ailleurs en ce qui me concerne je ne sais plus au juste. Et en ce qui concerne mes camarades, je n'aurai garde de sonder les secrets de leur conscience et de les juger.

Je comprends aujourd'hui que, sans doute, une légère risée sur le lac avait imperceptiblement ridé sa surface ; son souffle léger avait fait basculer quelque part l'un de mes neurones côté Pile et non côté Face. Le souci de ne pas abandonner de jeunes inscrits maritimes a été prépondérant. Mais s'il y a eu alors inspiration, il y a eu inspireur. Il me fallait le démasquer. Je n'ai eu de cesse depuis lors d'élucider l'identité de ce souffleur. Cet ouvrage vous dira où j'en suis de cette traque qui dure depuis 64 ans.

Pour la petite histoire notre groupe de six bordaches ne passa que trois mois désœuvrés dans une immense usine en Autriche destinée à fabriquer des moteurs d'avion ; elle était encore en construction et elle n'en avait pas produit un seul lorsque nous fûmes rappelés en France ; les bâtiments étaient nus, attendant leurs machines qui n'avaient pas encore été livrées. L'École Navale avait durant ce temps négocié auprès de la Commission d'armistice sa propre réouverture et notre retour. Elle s'était installée sur les rives du Lot où toute la partie technique du programme de formation des officiers de marine nous fut enseignée un an durant, jusqu'au débarquement en Normandie le 6 Juin 1944. Tandis que la bataille y faisait rage nous enragions d'être contraints de poursuivre nos cours d'astronomie ou de radioélectricité, endoctrinés par un État-major sur une autre planète, qui s'estimait lié par son serment de fidélité au Maréchal.

### *Le chromosome du sel*

Survint alors dans l'histoire de cette École une péripétie unique aussi peu glorieuse que pittoresque. Elle fut le théâtre d'une mutinerie. Les officiers furent séquestrés par des officiers-mariniers pleins de bon sens avec la complicité des maquis voisins que nous rejoignîmes en pleine nuit. Finalement l'École au complet - car son État-major n'avait pu éviter de rallier la "rébellion" - fut à Toulouse passée en revue par le Général de Gaulle. Cette allégeance tardive des résistants de la dernière heure au résistant de la première heure ne manquait pas de piquant. Est-ce pour se repentir d'avoir accepté l'aman que, par la suite, notre "pacha" se fit prêtre ? Quant au Commandant du camp qui m'avait signifié que j'étais rétrogradé pour insoumission, il décida quelques mois plus tard de passer en Espagne. Blessé par les garde-frontières en franchissant les Pyrénées, il parvint à rejoindre l'Afrique du Nord et devint par la suite Major Général de la Marine sous les ordres de qui j'eus à nouveau l'honneur de servir. Il n'évoqua jamais ce souvenir probablement censuré, et pourquoi aurais-je attendu de lui quelque regret alors que je lui devais bien plus que des satisfactions de carrière. Je lui devais d'avoir compris une fois pour toutes un proverbe pourtant évident : si l'erreur est humaine, seule la persévérance est diabolique.

Le barreur sait bien que si le navire fait une embardée sur Bâbord il lui faut mettre de la barre à Tribord tout en "rencontrant" à temps pour ne pas se laisser embarquer vers l'extrême droite. Le capitaine averti n'hésite pas à mettre à la cape et à s'écarter momentanément de sa route dans un incessant compromis avec les éléments. Ce sont là fortunes de mer. Cet art cybernétique du gouvernail est aussi celui du gouvernement rectifiant sa politique par approximations successives. Il est aussi celui de la recherche scientifique. Le savant suit une piste dont il ne peut savoir à l'avance si elle est la bonne. La science exige le doute méthodique et non la certitude orgueilleuse d'un pilotage éclairé.

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

***Fortune infortune fort une...***

Quelle bonne fortune va assister le pilote de la fusée humanité pour l'aider à mettre fortuitement le cap sur des îles fortunées? En visitant la basilique de Brou, j'ai été frappé par cette devise de Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie : "*Fortune infortune fort une*" en épitaphe sur son tombeau (Femme de lettres, elle invente ici le verbe *infortuner* synonyme d'accabler). Il m'a semblé qu'elle pouvait s'appliquer à l'Église ; depuis deux mille ans la barque de Pierre ne cessait d'être éprouvée par les fortunes de mer au cours de sa traversée vers "l'autre rive du Royaume". Comme naguère, lors de la tempête sur le lac de Galilée, son équipage a souvent eu de bonnes raisons de se croire en perdition et de désespérer d'arriver à destination<sup>23</sup>. Mais toujours est survenu à point nommé un miraculeux sauveteur. Deux cent soixante quatre pilotes pontificaux ont succédé à Pierre qui ont navigué à vue parmi les écueils. Malgré de multiples embardées, contre vents et marées, la barque non seulement n'a pas coulé, mais elle n'a pas cessé de se délester bon gré mal gré de l'accessoire temporel pour l'accomplissement de l'essentiel de sa mission évangélique, comme si quelque mystérieux servocompas redressait ses écarts pour la maintenir au cap de cet énigmatique Royaume dont le Christ lui avait confié les clefs.

Au cours de mes études secondaires, admettre que le successeur de Pierre pouvait tâtonner était sacrilège aux yeux de mes professeurs d'instruction religieuse. Selon "l'acte de foi" qu'on m'avait appris au catéchisme, nous devons croire : "toutes les vérités que croit et enseigne l'Église catholique car c'est le Christ qui les lui a révélées et il ne peut ni se tromper ni nous tromper". Mais déjà cette confiance aveugle était mise à mal avant la guerre par la paléontologie et l'histoire qui obligeaient à faire de subtiles distinctions entre vérités de science et vérités de foi. Certes, on nous apprenait que l'infaillibilité pontificale ne concernait que les

### *Le chromosome du sel*

articles du dogme, mais dans le même temps il était hors de question de contester les multiples prises de position de la papauté en matière politique, sociale, éthique, voire scientifique. Le Magistère romain était le bon pasteur que devait suivre aveuglément un troupeau d'ouailles bêlantes. Rome avait toujours raison en tout ; elle s'attribuait le monopole de la vérité et se disait "experte en humanité". Pourtant, avant la guerre, des écrivains réputés pernicious comme François Mauriac ou Bernanos commençaient à semer le doute dans la bonne conscience des bien-pensants en dénonçant leur pharisaïsme : ne se félicitaient-ils pas d'être des justes ? Or voici qu'après la défaite de 1940 les brebis françaises désesparées avaient deux bergers en désaccord, Pétain et De Gaulle. Lequel suivre ? "Pétain c'est la France et la France c'est Pétain " avait d'abord proclamé le primat des Gaules. Mais en 1942 la tendance commençait à s'inverser et, en 1944, après la libération, cette renverse fut un raz de marée.

Dans leur grande majorité, nos parents, nos maîtres, nos évêques s'étaient donc trompés de bonne foi tandis qu'une minorité avait vu clair. D'où venait à ces derniers cette clairvoyance qu'on leur enviait après coup. J'ai voulu par la suite interroger certains d'entre eux pour m'emparer de leur secret. J'ai découvert qu'ils ne devaient en général qu'à leur bonne étoile de s'être trouvés dans des circonstances où ils ne pouvaient pas prendre d'autre parti.

La même divinité de la Fortune déguisée en petit gendarme qui m'avait empêché en 1940 de faire route sur Bordeaux avait obligé mon frère, Jean, lieutenant de chars, à rejoindre l'armée du Liban fidèle à Vichy. Quand les Britanniques, aidés des Forces Françaises libres, voulurent la forcer à les rallier, il y eut de furieux combats fratricides au cours desquels ce frère se couvrit de gloire en décimant et capturant toute une unité d'Australiens. Rappatrié et démobilisé en Algérie, le même petit gendarme vint le

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

remobiliser après le débarquement américain en Afrique du Nord. Sans aucun état d'âme, il se couvrit de gloire en Italie face aux Allemands qu'il combattit jusqu'à sa mort avec cette même bravoure qu'il avait montrée face aux Australiens. Sans avoir à délibérer, il s'était trouvé conduit par les circonstances à servir avec le même zèle tantôt Pétain, tantôt de Gaulle. Il eut pourtant sa nuit du Lampy mais son dilemme fut tout autre. Il balançait entre deux options, l'appel des armes, où s'annonçait pour lui une carrière militaire prometteuse, et la vocation religieuse qui le travaillait depuis longtemps. En 1943, il décida finalement, non sans déchirement, de quitter l'Armée pour entrer chez les Pères Blancs ; mais c'est dans leur noviciat de Tunisie que, après quelques mois, la gendarmerie du destin vint le rattraper, comme elle était venue me récupérer dans mon usine d'Autriche.

Le problème essentiel à mes yeux était dans ces rares instants où jouait le discernement libre et responsable et non dans la fatalité de ces infortunes ou de ces bonnes fortunes dont nous étions les jouets. Toujours cet entêtement à vouloir percer le secret de la clairvoyance dans les moments fatidiques où bascule une existence ; mais le sang versé par mon frère<sup>24</sup> me faisait entrevoir la dimension sacrificielle de l'enjeu de ce discernement. Sous les apparences d'alternatives mineures, c'était en fait la vie ou la mort qui, à notre insu, se jouaient alors ; la raison abdiquait en faveur du Hasard si l'on décidait du parti à prendre en tirant à Pile ou Face.

### **L'épreuve de la décolonisation.**

Je n'eus pas à délibérer lorsque je reçus en 1949 mon affectation pour la Marine au Tonkin. Depuis trois ans avait commencé la guerre d'Indochine. J'étais cependant convaincu que l'heure de la décolonisation avait sonné. J'avais certes été élevé dans la mystique exaltante de l'Empire français mais un maître éclairé m'avait également appris que cette "mission civilisatrice" était

*Le chromosome du sel*

analogue à la “mission éducatrice” des parents. Elle avait pour but l’émancipation des colonies lorsqu’elles seraient devenues majeures et aptes à l’indépendance. J’aurais pu démissionner puisque je ne partageais donc nullement les vues de ceux qui voulaient maintenir à tout prix l’Indochine dans le giron de la France. Je ne l’ai pas fait par point d’honneur. Un militaire ne démissionne pas sous prétexte qu’on l’envoie à la guerre. C’était du moins impensable dans ma famille où l’on inculquait l’esprit de service et de sacrifice. Mon père, officier d’active, avait fait les deux guerres de 14/18 et de 39/45. Mon frère Jean était donc tombé au champ d’honneur en 1944. Mon jeune frère Dominique, lieutenant d’Infanterie de Marine, faisait campagne au Vietnam depuis trois ans. Il devait être tué lui aussi en 1952 dans les rizières du Tonkin au cours d’une nouvelle campagne.

J’avais pour ma part trop reçu de la Marine depuis quatre ans pour ne pas me sentir en dette avec elle. À 23 ans, au commandement de la vedette Baalbeck, j’avais notamment assumé pendant trois mois, en totale autonomie, une passionnante mission de sauvetage des établissements français des îles grecques ravagées par la guerre. Basé à Naxos, complètement coupé du monde, j’emmenais au coucher du soleil mon petit équipage de douze hommes sous le portique d’Ariane qui domine la mer. Imaginez la scène incongrue de ce jeune commandant initiant des matelots incultes à la mythologie grecque.

*“Ariane ma sœur, de quel amour blessée,  
Vous mourûtes au bord où vous fûtes laissée”.*

Cinquante ans plus tard, je reçus un appel téléphonique du jeune timonier de ma vedette que j’avais complètement perdu de vue depuis. Il avait exploré tout l’annuaire téléphonique pour retrouver ma trace et me dire qu’il avait vécu alors les plus beaux instants de sa vie. Décidément, la Marine, loin de faire de moi un chef de guerre, avait entretenu ma fibre romantique.

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

J'étais un marginal qui devait pourtant aller au charbon. J'eus "la chance" (ou la malchance) de vivre au Tonkin une nouvelle aventure qui renforça ma marginalité. Deux provinces avaient fait sécession et proclamé leur indépendance : les évêchés de Bui Chu et de Phat Diem où les évêques avaient pris le pouvoir et où les curés commandaient des milices. Rejetant l'autorité de la France colonialiste autant que celle du Vietminh communiste, ils décidèrent de ne reconnaître que l'autorité du Vatican dont ils adoptèrent le drapeau. Mais Ho Chi Minh ne l'entendait pas de cette oreille ; il entreprit de réduire cette dissidence par la force. Les évêques comprirent qu'il leur était impossible de combattre sur deux fronts. Le Deuxième bureau français eut l'habileté de leur proposer en secret des armes. L'évêque de Phat Diem accepta d'avoir auprès de lui un officier de liaison pour gérer ces relations clandestines. C'est ainsi que je fus nommé auprès de Mgr Le Huu Thu, un trappiste sorti tout droit des tableaux du Greco dont je gagnai la confiance. Mais surtout je nouai des relations amicales avec les élites vietnamiennes locales. Je découvris leur intelligence, leur riche culture - mélange de l'enseignement reçu dans les lycées français et des traditions d'une sagesse millénaire - leur maturité politique et la légitimité de leur engagement.

Pendant deux ans je revécus comme en Grèce une existence d'aventurier à la Monfreid, loin de sa hiérarchie, et qui de fil en aiguille, livré à lui-même, prit le contrôle de la pêche, leva des troupes, construisit un fort, arma en course des jonques corsaires, mena à terre, en mer ou en skis de vase<sup>25</sup> des opérations de commando, fut alimenté en fausses piastres Ho Chi Minh parfaitement imitées que fabriquait pour nous la Banque de France afin de ruiner l'économie Vietminh. On m'avait appris à l'École Navale qu'on ne fait pas la guerre sans casse ; à cet égard je fus un mauvais chef car j'évitais de faire prendre des risques à mes hommes, la plupart des supplétifs vietnamiens engagés dans une

### *Le chromosome du sel*

guerre aux objectifs trop confus pour y sacrifier leur vie. Je n'eus à déplorer aucune perte mais seulement quelques blessés. Cependant j'appris, au contact des officiers de l'Armée de terre, dont j'admirais la bravoure et le mépris du danger, combien il était facile de se laisser griser par le combat, exciter par la chasse à l'homme. Si j'évoque sommairement ces souvenirs, c'est seulement pour expliquer comment dans le temple de la discipline militaire peut se fabriquer un contestataire déviant. Car on est bien ici au cœur du problème dont je cherchais la solution, celui de la réalité de l'indépendance d'esprit et du libre arbitre.

De retour en France je pus constater combien j'étais décalé par rapport à mon environnement professionnel. Après Dien Bien Phu, la guerre d'Algérie prit la suite de la guerre d'Indochine. L'Armée se découvrit un nouvel ennemi : la subversion. Elle développa pour la combattre un "Service d'action psychologique" qui s'employa à persuader les combattants que les forces du mal étaient à l'œuvre en Algérie, avec leurs complices en France. De toute évidence la main de Moscou était derrière les Fellaghas. Nos soldats étaient les croisés d'une guerre de civilisation entre l'Occident chrétien et le communisme athée ; quiconque n'adhérait pas inconditionnellement à ce manichéisme était une courroie de transmission de l'idéologie adverse.

J'avais milité avant guerre dans les rangs de la Jeunesse Étudiante Chrétienne dont les principaux responsables s'illustrèrent dans la résistance. Je m'enquis de l'existence dans la Marine de cercles chrétiens de réflexion. Je découvris qu'il existait bien un mouvement - la *Cité catholique* - qui déjà au nom de l'intégrité doctrinale condamnait la décolonisation et s'opposait à la naissance du marché commun européen. L'idée maîtresse était qu'il fallait commencer par faire le ménage à l'intérieur de nos frontières et les fermer à des influences étrangères susceptibles de contaminer la fille aînée de l'Église. L'argumentation se fondait sur des

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

citations d'encycliques ou de la Bible. Je fus anathémisé lorsque je fis valoir que, lors de la tentation au désert, le Christ et le Diable s'étaient également bombardés à coups de citations de l'Écriture. On perdait son temps à polémiquer avec ce poujado-christianisme médiocre qui n'apportait rien à ma quête de sens.

Cette réaction conservatrice s'est pourtant désormais propagée dans toute la chrétienté aux prises avec la désacralisation, l'immoralisme, la crise des vocations, l'abandon de la pratique religieuse. Pour enrayer la décadence de l'Occident chrétien, il fallait, selon les adeptes de cette tendance intégriste, revenir à la tradition et rétablir la discipline d'Église. J'étais convaincu pour ma part que cette épreuve du désert était une incitation non pas à un retour en arrière mais à un nouveau dépassement ; son histoire n'était-elle pas faite d'une série de pas en avant, de conciles en conciles, et Vatican II s'inscrivait dans ce dynamisme à base d'un incessant *aggiornamento* ?

Je découvris l'œuvre de Teilhard de Chardin qui me faisait entrevoir des perspectives enthousiasmantes de convergence finale entre la science et la foi. Mais surtout, l'Évangile m'apparaissait promettre non pas le confort spirituel de justes sûrs de détenir la vérité, mais l'inconfort du mélange du bon grain et de l'ivraie, l'exigence non seulement de croire mais aussi de comprendre, et surtout cette culpabilisation si subversive de la bonne conscience de ceux qui s'imaginent voir clair : *“si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché mais vous dites nous voyons : votre péché demeure”* (Jn 9-41). S'il est de fait que nous sommes tous des malvoyants, la quête de la clairvoyance ne devient-elle pas sans espoir ? à moins que, au contraire, le progrès de la clarté ne s'achète au prix de ce constat d'aveuglement ? Le Christ m'apparaissait à cet égard comme un kamikaze ayant allumé une bombe dont les effets dévastateurs pour l'Empire romain n'ont cessé depuis lors de *“renverser les puissants de leur trône”*.

### *Le chromosome du sel*

Mes deux frères avaient payé le tribut du sang, et grâce à eux peut-être, je comprenais peu à peu, peur à peur, que j'affrontais un mystère de vie et de mort. Le discernement était une dramaturgie qui ne se jouait pas seulement à l'échelle individuelle mais à l'échelle de la survie d'une humanité menacée de "surmort" soit brutale par l'arme nucléaire, soit lente par l'asphyxie inexorable que voudrait enrayer l'écologie. Les militants de la Cité Catholique se ressourçaient dans des retraites qui prétendaient s'inspirer des Exercices spirituels de St Ignace de Loyola. Intrigué par leur assurance, je leur dois donc d'avoir voulu m'informer quant à ces Exercices auprès des Jésuites, authentiques dépositaires de la spiritualité ignacienne. J'appris qu'ils reprochaient à ces intégristes de détourner en lavage de cerveau une méthode qui vise au contraire à un discernement éclairé, libre et pleinement responsable.

Il se fit que je rencontrai en 1956 le Père Gaston Fessard qui venait de publier un livre retentissant sur "*La dialectique des exercices Spirituels de St Ignace*" (Aubier). Il montrait qu'on avait transformé trop souvent en endoctrinement un enseignement respectueux au contraire du libre arbitre du retraitant et destiné à lui permettre de poser un acte de liberté. J'entretins de ce jour avec lui des relations suivies jusqu'à sa mort en 1978. Il me fit découvrir la subtile économie de ces Exercices en vue de mettre en résonance le décideur humain qui ignore quel est le bon choix en ce qui le concerne, et l'inspirateur divin qui connaît ce bon choix. J'étais au cœur de mon questionnement sur le discernement ; cependant je restais insatisfait car le Père Fessard était certes un très éminent penseur, à la fois théologien et philosophe spécialiste de Hegel, qui avait sous l'occupation fait la preuve de sa clairvoyance politique, mais il n'était pas un scientifique. Il essayait pourtant de formaliser la logique des Exercices en la réduisant à des schémas géométriques simples. Il me semblait que cette

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

schématisation pouvait être durcie car elle renvoyait à son insu à des catégories physiques et mathématiques fondamentales. On dialogua car il était très intéressé ; il m'encouragea à m'y coller.

### **En quête d'une modélisation de l'acte de liberté.**

À l'expérience des diverses crises de conscience que j'ai rapportées, et notamment de celle cruciale de ma nuit du Lampy, je me rendais compte qu'il fallait soigneusement distinguer deux stades dans l'exercice de la liberté : le stade préalable de la soumission ou de l'insoumission à un ordre institutionnel d'un certain degré de contrainte dont on fait partie, et le stade suivant des décisions que l'on peut être amené à prendre dans le cadre du strict respect de cet ordre. J'étais entré dans l'ordre militaire et l'on m'avait appris que l'article n°1 de sa constitution était le respect de la discipline, "force principale des armées". D'autres, comme mon frère Jean, choisissent d'entrer dans un ordre religieux et font vœu d'obéissance à ses constitutions. Je fus "démis de mon commandement" pour avoir simplement envisagé un acte d'indiscipline. L'ordre institutionnel dans un État démocratique est défini par sa Constitution. Dans le cadre de cet ordre sont garanties diverses libertés telles que celles d'opinion et de son expression, de la grève, de la religion, de la contestation, etc... mais non la liberté de transgresser cette Constitution.

Cependant l'histoire est pleine de cas de rébellions contre l'ordre institutionnel. De Gaulle, militaire de carrière, avait pris le parti de se dresser contre l'État vichyssois légalement investi. Pour lui, l'ordre étatique d'une France qui avait perdu une bataille était subordonné à l'ordre supérieur d'alliés en guerre contre le nazisme. Cette subsidiarité juridique est désormais familière avec l'emboîtement du Droit français, dans le Droit européen lui-même emboîté dans le Droit international. Mais au sommet de cette hiérarchie demeure le cas d'Antigone qui désobéit à la loi de la Cité par référence à quelque instance suprême qu'elle sacralise.

### *Le chromosome du sel*

Or même cet ordre transcendant dont chaque religion se prétend l'interprète s'avère en fait susceptible d'être respecté ou enfreint au sein des adeptes de cette religion. Ses grands-prêtres ont beau dénoncer le péché contre la loi divine, il reste que des pécheurs existent attestant que cette loi n'est pas telle que l'homme soit constitutionnellement incapable de la transgresser. Elle laisse à chacun la liberté d'être fidèle ou infidèle. C'est dire qu'il faut inclure dans cette Constitution n°0, mère de toutes les Constitutions religieuses ou profanes, un degré de liberté n°0 qui ne transforme pas ses sujets en robots n'ayant d'autre choix que l'assujettissement à ses décrets.

Lorsque le Christ affirme que la Loi et les Prophètes se réduisent à l'autorité d'un seul commandement, celui de l'Amour de Dieu et du prochain (Mt 22-40), il implique la liberté de consentement à tout amour qui ne saurait être forcé sans cesser d'être de l'amour. Toute la difficulté de la modélisation de cette Loi constitutionnelle suprême, référence de toutes les autres, est dans la dialectique de l'autorité d'une norme exprimant le projet directif du Créateur et de la latitude individuelle laissée à chaque créature de se conformer ou non à cette norme suprême. La contradiction entre liberté et nécessité peut être surmontée à condition de ne pas mélanger le stade potentiel de l'intention non actualisée et le stade actuel de son actualisation. C'est ce que j'ai fini par comprendre en distinguant le degré 0 d'accord d'une Ontosphère, où l'action n'est qu'en puissance, du degré 1 d'accord de la Protosphère où l'action est effectuée. Le quantum d'action est alors la manifestation du discriminant commun entre l'action à jamais occulte et l'action susceptible d'être physiquement détectée.

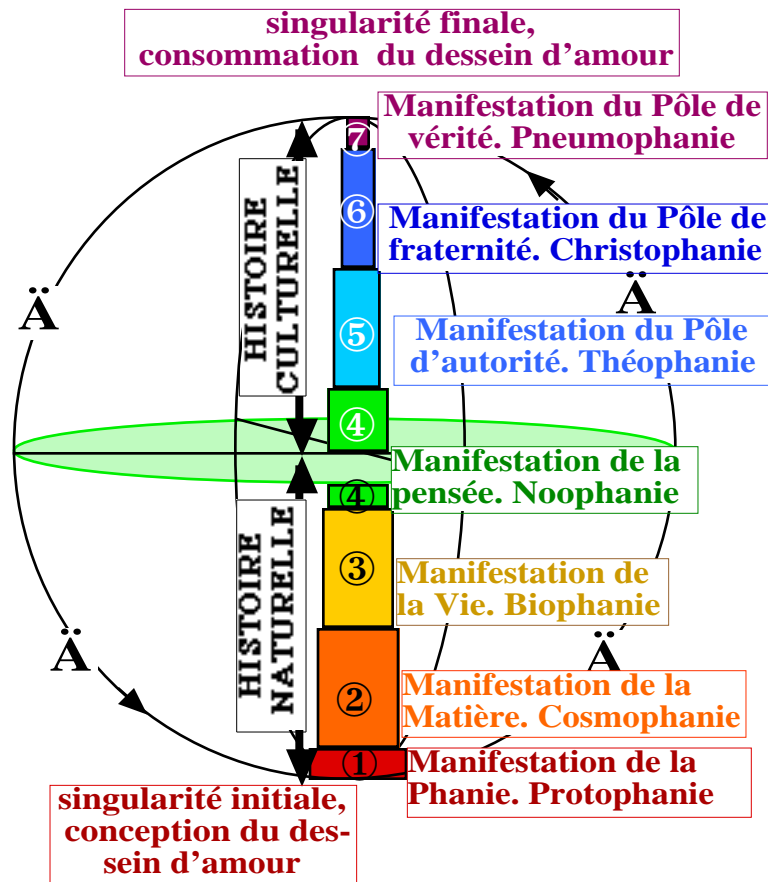
Mais j'anticipe ici sur une intelligibilité récente vers laquelle m'ont acheminé peu à peu bien d'autres expériences. Je n'ai pas cessé en effet de me poser cette contradiction que m'avait révélée à douze ans le tour de la carte forcée où la norme institutionnelle

*en guise d'introduction à une synthèse globale.*

était la règle conventionnelle du jeu de Pile ou Face. Je viens de raconter comment s'était posée plus tard avec une toute autre acuité le dilemme entre l'obéissance ou la désobéissance à une norme militaire, politique ou religieuse. Avec la réduction de toutes les lois au seul commandement d'aimer, indépendamment de tout cadre institutionnel immanent, je me situe au niveau 0 de l'essence de cette dialectique de l'autorité normative collective et de la liberté normale individuelle. C'est dire que par un biais juridique, je retrouve avec cette Constitution théorique, transcendant toutes les Constitutions pratiques, ce champ d'ontoaccord primordial de degré 0 évoqué à la fin du chapitre précédent. En retraçant comment, à la faveur des circonstances de ma vie, j'ai progressé dans l'intelligence de ce référentiel ontologique, j'espère faire progresser mon lecteur dans l'apprentissage d'une problématique radicalement nouvelle dont je lui ai donné le fil directeur dès le chapitre 0-0. Je vais continuer dans les chapitres suivants le récit des circonstances de chaque avancée de ma recherche.

À cette fin je lui propose des schématisations successivement enrichies par les acquis de mon propre apprentissage tout en lui demandant de ne leur accorder qu'une valeur indicative. Après la Figure 00-4 proposant une vue de la fusée Univers à sept étages inscrite dans un référentiel définissant un accord potentiel de degré zéro, la Figure 01-1 a explicité comme autant de Big Bangs les mises à feu de chacun de ces étages. Je propose maintenant (page suivante) la Figure 02-1 où j'assimile ces mises à feu, d'où procède la manifestation d'une phase nouvelle, à des "*phanies*"<sup>26</sup> successives dont la première est nécessairement la phanie de la manifestation qui interpelle si légitimement les phénoménologues. Il n'échappe pas que, pour éviter des redondances telles que la manifestation de la manifestation, j'exploite la parenté étymologique entre les mots phénomène, phase, phanie, qui ont en commun le radical grec *Pha* du paraître et du briller (*Phainomai*).

**LA FUSÉE UNIVERS À SEPT ÉTAGES  
DANS SON RÉFÉRENTIEL ONTOLOGIQUE**



**Ontosphère n°0**  
**Référentiel du dessein d'amour**  
contenant ontologique  
des sept degrés de sa réalisation,  
de la conception à la consommation de l'amour

**Figure 02-1**

**NOTES**  
**Notes du chapitre 0-2**

<sup>22</sup> *Stable trésor, temple simple à Minerve,  
Masse de calme, et visible réserve,  
Eau sourcilleuse, œil qui gardes en toi  
Tant de sommeil sous un voile de flamme,  
Ô mon silence!... Édifice ans l'âme,  
Mais comble d'or aux mille tuiles, Toit!*

<sup>23</sup> Un cardinal facétieux a pu dire que la barque de Pierre naviguait à la gaffe.

<sup>24</sup> Dans sa dernière lettre il m'écrivait sa joie de combattre pour libérer Rome. La radio de son char de tête étant tombée en panne, il sortit du sien pour lui donner des instructions de vive voix. Il fut alors frappé d'une balle en plein cœur. Son corps fut ramené à l'arrière et un Père Blanc mobilisé dans la même unité m'a raconté ceci : " Je célébrais la messe devant sa dépouille avant son inhumation et au moment de l'élévation j'ai vu un jet de sang jaillir de son cœur".

<sup>25</sup> Dans le delta du Cua Day, où la mer en se retirant laisse d'immenses bancs de vase gluante, les pêcheurs de crabes se déplacent comme des flèches à l'aide de luges ou de skis sans lesquels on s'enlise.

<sup>26</sup> La phanie est un néologisme utilisé en astronomie pour exprimer l'intensité lumineuse d'un "phénomène", du grec *phanos* ( manifestation). Le mot épiphanie est plus familier mais il a le sens restreint de la manifestation de Jésus aux Mages. Diaphane (transparent) a le même radical.